

# RADU DRACULA 4

## CHAPITRE PREMIER OCEAN ATLANTIQUE NORD, FEVRIER 1494

La houle de la mer océane secouait la frêle caravelle et l'homme de barre avait le plus grand mal à maîtriser les mouvements désordonnés du navire. Le pilote lui hurlait ses ordres depuis la dunette mais dans le vacarme de la tempête, il n'en comprenait pas la moitié. Le voilier était régulièrement ébranlé par les grosses déferlantes qui le frappaient par tribord. A chaque impact des énormes vagues, la coque et la mâture de la caravelle émettaient des grincements inquiétants laissant craindre que la structure du vaisseau puisse céder à tout moment.

Malgré l'abominable concert qui couvrait les hurlements du pilote, la quasi-totalité des embarqués dormait, à même le pont, à peine protégés par de fines couvertures crasseuses remplies de cafards. Moi qui n'ai rien d'un marin, je ne pus que m'extasier une fois de plus devant la capacité de ces hommes à supporter les caprices de la nature. Pour la plupart, ils dormaient en position fœtale, agglutinés les uns contre les autres pour se tenir chaud, semblant tout à fait déconnectés des éléments en furie. Il y avait là des soldats blessés, probablement lors d'affrontements avec les indiens Caribs<sup>1</sup>, mais aussi des hommes d'équipage de l'Amiral Colomb et même un moine recroquevillé dans sa soutane de bure moisie. Quelques dormeurs étaient atteints de lésions cutanées caractéristiques de la syphilis, le même mal qui avait provoqué ma mort quelques dix-huit ans plus tôt, et je doutais fort que certains d'entre eux ne revoient jamais l'Espagne. Quoiqu'il en soit, malades ou non, cet amas de corps ronflants était rempli de la substance vitale dont je suis dépendant et je n'étais nullement disposé à faire la fine bouche si vous me permettez l'expression.

Il n'est pas toujours aisé pour un jeune *nosferatu* de pouvoir prélever un peu d'élixir de vie sans que le donneur n'en ait conscience, mais à cette époque, je commençais à maîtriser ce genre de discrète ponction. Sans que je sache précisément pourquoi, mon dévolu se porta sur le moine recroquevillé. Afin de ne pas attirer l'attention du pilote qui continuait à hurler ses ordres au barreur depuis le haut du château arrière de la caravelle, je me mis à ramper à la manière d'un lézard vers ma victime.

Le visage du religieux présentait les mêmes marques rougeâtres que les marins et les soldats, attestant que cet homme d'église avait certainement succombé au péché de chair qui est le vecteur de propagation le plus courant de la syphilis. Je ne pus m'empêcher d'imaginer cet homme rondouillard aux traits grossiers copuler avec les courtisanes ou les mignons du Sultan de Constantinople. L'idée m'amusa mais je la chassai de mon esprit afin de me concentrer sur la morsure discrète que je devais pratiquer. Après m'être lové contre le moine en m'assurant que le pilote regardait ailleurs, j'ouvris délicatement le col de la soutane d'où émana une affreuse odeur de crasse entretenue et de vieille sueur. La carotide bleutée m'apparut, palpitant sous la peau au rythme des pulsations cardiaques du dormeur. Je posai mes lèvres dessus et commençai à attendrir la chair grasse de mon souffle. Mes canines purent alors perforer doucement l'épiderme ramolli sans que ma victime ronflante ne s'éveille. Je ne volai au moine qu'une faible quantité de sang afin de ne pas trop affaiblir cet homme déjà malade, et retirai mes crocs des minuscules plaies aussi délicatement que je les avais introduits. Le religieux ronflait toujours, parfaitement inconscient de l'offrande bien involontaire dont il venait de me gratifier, et je me mis à ramper vers un petit groupe de soldats agglutinés en boule un peu plus loin sur le pont.

---

<sup>1</sup> *Radu Dracula – tome 2 – Que cette coupe s'éloigne de moi*

Une bonne dizaine d'hommes me fournirent ainsi un peu du fluide vital nécessaire à ma survie sans que je laisse la moindre trace permettant de suspecter la présence d'un vampire à bord du navire. J'avais pris l'habitude de me sustenter de cette manière depuis peu en fait, principalement en raison de la faible population de la nouvelle colonie d'Hispaniola. Les indiens Caribs me fournissaient certes eux aussi en élixir vital, mais mon statut de demi-dieu chez ce peuple primitif m'interdisait de saigner à blanc un trop grand nombre d'entre eux. Me prenant pour la divinité Camatzotz, ils n'auraient pas compris que le Dieu-chauve-souris détruit un peuple qui le vénérât, voyez-vous. Cette façon de procéder est plutôt contre-nature pour un non-mort mais elle permet d'agir sans éveiller le moindre soupçon. Bien sûr, elle n'en demeure pas moins très frustrante car nous prive de la félicité engendrée par les derniers battements d'un cœur agonisant. C'est un peu comme devoir se contenter de hors d'œuvre alors qu'on est saisi d'une faim de loup si vous consentez à cette comparaison. Quoi qu'il en soit, j'estimais alors plus raisonnable de me contraindre à ce « régime » et dois bien admettre que le sang des marins et des soldats endormis avait ragaillardisé mon corps mort, fut-ce par d'aussi menues ponctions.

Je pris le temps d'un rapide coup d'œil par-dessus le bastingage pour constater que les onze navires faisant route avec nous étaient toujours à flot malgré la tempête. Je décidai alors de regagner mon abri diurne. Afin de ne pas risquer d'être aperçu par le pilote ou un marin insomniaque, je pris l'aspect d'une brume peu appropriée à la météo du moment et remontai le pont pour m'engouffrer sous l'unique porte du château arrière.

Malgré l'altération de ma vision due à cet aspect peu confortable, je pus identifier mon vieux compagnon Alexandru qui dormait à même le sol du compartiment en compagnie du second et du Maître d'équipage. Les trois hommes s'étaient callés entre des tonneaux maintenus par des cordages afin de ne pas être projetés d'un bout à l'autre de la pièce par les mouvements désordonnés du petit vaisseau. Ils dormaient profondément malgré les secousses et le vacarme de l'ouragan. S'il n'y avait là rien d'étonnant concernant les deux marins aguerris, il n'en allait pas de même pour mon ami qui avait si mal supporté le voyage aller depuis Cadix. Nous autres, gentilshommes de Transylvanie, n'avons vraiment rien de marins et, même si Alexandru était régulièrement capable de me surprendre, je ne pus qu'admirer une fois de plus son incroyable faculté à s'adapter à toutes les situations. Depuis près de vingt ans de non-mort, il avait toujours été pour moi un auxiliaire indéfectible. Après avoir servi aveuglément le voïvode de Valachie que j'étais de mon vivant, il avait continué à faire preuve de la même dévotion au vampire que j'étais devenu. Oh certes, les premières nuits de ma non-mort avaient occasionné certaines incompréhensions entre nous mais comment le lui reprocher ? Trouver un humain aussi fidèle et fiable est un véritable luxe pour un *nosferatu* et même à cette époque, j'en avais déjà parfaitement conscience. Combien de temps pourrais-je encore compter sur lui ? La blancheur qui envahissait petit à petit ses longs cheveux ne me rassurait guère à ce sujet. Si le temps n'avait plus d'emprise sur mon aspect physique depuis que Satan avait fait de moi une créature des ténèbres, il n'en allait hélas pas de même pour mon vieux complice.

Des ronflements me parvinrent soudain de la cabine-amiral jouxtant le compartiment, m'arrachant à mes sombres pensées. Je négligeai cependant de rendre une petite visite au Capitaine, le redouté Antonio Torrès, dont la compagnie rebutait tout l'équipage. Cet homme devait être un bon marin pour que Colomb lui confie le commandement de la flottille, mais il était aussi avenant qu'un ours au sortir de l'hibernation. Forçant mes cellules organisées en brume à s'infiltrer dans un défaut du plancher, je rejoignis la calle.

Même sous forme de brouillard, mes sens dénaturés furent immédiatement agressés par l'épouvantable odeur de pourriture et de moisissure qui empestait les bas-fonds du navire où le Prince que j'avais été allait pourtant devoir passer la journée. Combien d'efforts me faudrait-il encore fournir, combien de privations et de désagréments indignes d'un Boyard allais-je encore devoir supporter pour mener à bien cette maudite quête ? Y parviendrais-je seulement ? Des pensées plus sombres les unes que les autres assaillirent mon esprit.

J'avais traversé la mer océane dans l'espoir de trouver aux Indes le Graal qu'exigeait le Maître des Enfers pour me libérer, mais n'y étais finalement pas parvenu. Oh certes, j'avais appris quelque chose : le Graal n'était pas la coupe ayant recueilli le sang du Christ comme beaucoup le croyaient à l'époque. Très honnêtement, j'aurais préféré qu'il en soit ainsi plutôt que d'apprendre que le sang du Christ convoité par

Satan était en fait celui de la descendance du crucifié. Comment allais-je pouvoir remonter cette lignée, vieille de près de mille cinq cents ans, alors que l'Eglise elle-même prétendait que le nazaréen n'avait pas eu de descendance ?!

Jamais de mon vivant une tâche ne m'avait parue aussi insurmontable. Pourtant, je n'avais pas douté de ma réussite quand le Sultan Mehmet II m'avait demandé d'assiéger Constantinople, réputée imprenable, à la tête de mes janissaires. J'y étais d'ailleurs parvenu haut la main. Je croyais aussi fermement en mes chances quand le même Mehmet m'envoya à la tête de sa propre armée déloger mon frère de la citadelle de Poienari. Le redoutable Vlad l'Empaleur était lui aussi réputé imbattable, surtout à l'abri de son nid d'aigle fortifié sur les bords de l'Argès<sup>2</sup>, et là encore j'étais sorti victorieux. Il m'arrivait parfois de songer que c'était grâce à ces exploits militaires que Satan m'avait choisi, mais si tel était le cas, le Prince des Enfers se trompait sur mes capacités. Je disposais peut-être de toutes les qualités nécessaires à un bon chef de guerre mais ne voyais pas du tout en quoi elles pouvaient m'être utiles dans la mission qu'il m'avait confiée.

Malgré la pénombre régnant sur le fond de calle du navire, mes sens m'avertirent que le jour n'allait pas tarder à se lever sur la mer océane et je m'efforçai tant bien que mal de chasser les sombres idées qui envahissaient mon esprit. Les rats me regardèrent sans réel étonnement reprendre forme humaine et je m'allongeai dans une des caisses sensées rapporter en Espagne des échantillons de la riche terre du Nouveau Monde. L'effet bénéfique de la terre transylvaine envahit aussitôt tout mon être et je sombrai une fois de plus dans ce coma vampirique si proche de la mort véritable.

---

<sup>2</sup> Rivière coulant au pied de la forteresse de Poienari en Roumanie.